

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Les dernières violettes  
**Autor:** Raucourt, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253849>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

✦ ✦ POUR LA FAMILLE ✦ ✦

PARAISANT

A PORRENTROY



N° 19

Supplément du Dimanche 8 mai

1904

## LES DERNIÈRES VIOLETTES

par JEAN RAUCOURT

— Ah ben ! répliqua Louissette, partant d'un formidable éclat de rire, elles seraient un peu fanées aujourd'hui ! Parlez-moi plutôt de celles-ci !

Et elle tendit au vieillard un vraiment beau bouquet, qu'elle avait dissimulé jusqu'alors, dans l'une des grandes poches de son tablier.

— Sentez-moi ça, s'il vous plaît, père Vincent. Ça embaume-t-il ?

— Encore, petite ? Mais c'est de la folie ! Je ne veux pas que tu te privas de ton argent... Tu en as tant besoin ! Est-ce que, à des misères comme les nôtres, une mutuelle et solide affection ne suffit pas ?

— Pardon, papa Vincent, vous oubliez que voilà juste un an aujourd'hui, à peu près à la même heure, nous nous fîmes les premières confidences et que la similitude de nos malheurs, notre isolement et notre pauvreté nous lièrent si facilement l'un à l'autre ? On a beau être des gueux, on peut se souhaiter des anniversaires, je pense ? — Délicieuse enfant !

Comme il l'aimait ! Et un amer regret traversait sa pensée : ne plus avoir vingt ans ; n'être qu'une lamentable loque humaine, devant cette florissante créature... Quelle humiliation pour son orgueil d'homme, tout à coup réveillé ! Pourquoi n'avait-il pas rencontré autrefois une femme telle que sa petite amie, digne d'être aimée ? Avec qu'elle joie il l'eût faite sienne ! Et que de bonheur il eût su lui donner !... Et de petites larmes roulèrent sur ses joues desséchées.

Mais Louissette eut à peine le temps de remarquer cette émotion. Un grincement de serrure s'était fait entendre : Mme Michoux allait faire son apparition, porteuse d'une marmite toute fumante, dans la chambre du malade. Or, c'était un mystère que leur liaison. Ils ne se connaissaient que par cette fenêtre. Et Mme Michoux si elle avait découvert la chose, en aurait certainement pris ombrage : elle eût craint pour la modeste somme dont le père Vincent payait ses services ; et le vieillard ne voulait pas de scènes.

— A demain petite !

— A demain, père Vincent !

Et, après lui avoir envoyé un dernier sourire, la fleuriste s'enfuit.

Décembre était arrivé, déjà très humide, annonçant un mauvais hiver. Et, par les rues, le grouillement humain s'enveloppait de fourrures, de manteaux, de foulards, de jaquettes, ou de modeste châle de laine. Le châle de laine... c'était l'unique vêtement, vieux tartans, qui protégeait Louissette tandis qu'elle allait, par les chaussées, faisant retentir le sol de ses grosses chaussures et portant à son bras son large panier de violettes, qu'elle venait comme d'habitude acheter aux Halles.

Mais, ce matin-là, elle n'avait point sa mine luronne ; et ses jolis yeux trahissaient un gros souci, une appréhension tout au moins, qui, dès son réveil, avait assombri ce caractère généralement aussi léger qu'un moineau parisien. Ce n'était point la santé du père, d'une mère, d'un frère ou d'une sœur qui l'inquiétait, puisqu'elle était seule en ce monde, abandonnée à elle-même seule, comme son pauvre vieil ami ; et c'était vers ce dernier que s'envolait sa pensée. Elle n'avait plus la force de lancer son joyeux cri de chaque jour :

« A la violette !... A la violette toute fraîche ! Fleurissez-vous, messieurs... A la violette toute fraîche !... »

C'est que, hier, elle ne l'avait pas trouvé bien du tout, le père Vincent : il avait la face toute aggravée, les yeux dilatés d'une manière étrange par la fièvre ; et ses mains, toutes moites, tremblaient affreusement, tandis qu'il remerciait la jeune fille de son bouquet quotidien. Et, soudain, elle ressentit... comme un véritable coup au cœur, puis une grosse angoisse, puis... comme un souffle qui la refroidissait ; et il lui sembla, *puis elle fut certaine que son vieil ami l'appelait.*

Et alors, oubliant qu'il lui fallait vendre ses violettes pour avoir gagné sa journée, attirée par une volonté mystérieuse, elle se mit presque à courir pour arriver vite, vite, près du pauvre vieillard. Et, comme son visage, animé par cette course, était délicieusement rosé, attirant, cela lui valut quelques galantes appréciations de la part

des employés, des ouvriers qui se rendaient à leur travail et qui n'ont pas l'habitude de cacher le plaisir qu'ils éprouvent à regarder une belle et alerte fille. Louise était habituée à ces petites manifestations, et parfois, au fond d'elle-même, son orgueil ne s'en offusquait guère, surtout lorsque l'hommage venait d'un beau garçon ; mais, aujourd'hui, elle ne voyait rien, n'entendait rien. Elle n'avait, devant les yeux, que la fenêtre du père Vincent.

Hélas ! Elle était fermée, aujourd'hui, la fenêtre du père Vincent ! Et les rideaux n'étaient même pas soulevés, comme lorsqu'il voulait jouir du spectacle de la rue sans s'exposer au froid...

— Oh ! le paresseux ! fit Louise, essayant de sourire. Le paresseux ! Je vais le gronder !

Et elle se mit à taper légèrement sur les vitres..., mais sans grande confiance, ayant bien senti que ce n'était pas le simple sommeil qui empêchait le vieillard d'être à sa place accoutumée. Ne recevant aucune réponse, elle frappa encore deux ou trois fois, puis chercha à voir dans la chambre, à travers les rideaux de vitrage ; et, ne distinguant rien, elle pénétra, toute angoissée, sous la voûte de la maison et cogna fiévreusement à la porte de son ami, en criant :

— Mais, c'est moi, père Vincent !... C'est Louise ! Qu'avez-vous donc ?... Mais répondez-moi, père Vincent... c'est votre petite amie !...

Il n'y eut pas encore de réponse. Et sa voix de plus en plus angoissée par ce terrible silence, prenait un accent plus aigu et finit par attirer Mme Michoux qui, sortant enfin de chez elle, les cheveux en broussaille, sa camisole à demi agrafée, cria, toute « grognonne » :

— Ben quoi !... Qu'est-ce que vous lui voulez à ce vieux ?

— Mais il doit lui être arrivé malheur ! répondit Louise éplorée : voilà bien près d'un quart d'heure que je frappe à sa fenêtre, puis à sa porte, sans obtenir de réponse.

— Alors, c'est différent, fit la voisine un peu compatissante, c'est différent... Je descend... Attendez donc un peu que je prenne la clef...

Presque une minute s'écoula, pendant laquelle la fleuriste se sentit défaillir. Mme Michoux apparut alors, l'air ennuyé et désolé et qui devint plutôt défiant à la vue de cette belle fille ; mais saisie, elle aussi, par une soudaine appréhension, elle ne posa pas de question et ouvrit vivement la porte.

Les deux femmes s'avancèrent, sur la pointe du pied, jusqu'au lit du vieillard, en l'appelant doucement.

Pas une parole ne s'échappa de ses lèvres blêmes... Ses yeux, à demi ouverts, lui donnait un semblant de vie ; et elles refusaient de se rendre à l'affreuse réalité, lorsque Louise, bien timidement, avança sa main sur le front du Père Vincent... pauvre front tout glacé... Et elle eut un grand cri, puis une plainte toute douce, qui se perdit en un sanglot.

Son unique ami en ce monde était mort.

Et la marchande des rues, la fille abandonnée, qui ne connaissait guère les églises que pour y vendre ses fleurs à la sortie de la messe, se jeta à genoux, se rappela très facilement les prières de son enfance et les murmura avec la certitude que Dieu, ce Dieu qu'elle ne priait cependant pas souvent, les exauçait et que l'âme de son vieil ami allait être emporté par les anges.

Et, pour qu'elle fut belle et parfumée en arrivant au ciel, elle prit tous ses bouquets de violettes, les grands comme les petits... Elle n'en donnerait plus au vieillard...

c'était les dernières ; et elle les lui donnait toutes, toutes, en mettant sur son front, sur son cou, sur ses lèvres, oubliant, la pauvre, que c'était à peu près tout ce qu'elle possédait aujourd'hui.

Jean RAUCOURT.



### Frais de détérioration

Le baron d'Ugène, dramaturge de salon, s'était déjà signalé à l'attention du monde élégant par diverses petites productions : *Le billard de la Comtesse* ; *Tous canibales*, etc.

On lui demandait couramment : Quand aborderez-vous la Comédie-Française ?

Il écrivit donc un drame en vers : *Les insurgés de l'Angoumois*, qu'il fit copier à plusieurs exemplaires et déposer dans quatre théâtres différents. « Ainsi, pensait-il, j'aurai quatre cordes à mon arc ». Et il se demanda à quelle scène il donnerait la préférence, au cas où quatre directeurs avides se précipiteraient à la fois sur ce drame. La Comédie-Française ne voulut pas d'*Insurgés de l'Angoumois* à cause de la composition de la pièce un peu lâchée. L'Odéon n'en accepta point la thèse. La Porte St-Martin n'en aimait pas l'époque et le Châtelet refusa net, parce qu'on avait reconnu que c'était des vers.

On conduisit alors le baron d'Ugène au vieux M. Baïonne, directeur du Théâtre-Continental, qui reçut d'enthousiasme *Les Insurgés de l'Angoumois*, sous cette simple condition que le baron paierait les frais de décors et de costumes.

Quelques jours avant la représentation, on présenta à l'auteur les costumes, des vêtements de paysans insurgés, les uniformes des reîtres, et ceux des soldats du roi. Ces costumes avaient reçu, par des moyens spéciaux et très compliqués, l'apparence de très vieilles hardes fatiguées par l'usure, la poussière et les batailles.

On expliqua au baron tous les moyens spéciaux de détérioration : exposition sur les toits, altération des couleurs par les acides, etc. Et on lui conseilla de donner ces renseignements aux soiristes, afin que le public fût bien édifié sur la façon scrupuleuse dont on montait les pièces dans la maison.

— Le matin de la première, me dit le vieux Baïonne, qui nous racontait cette histoire, l'auteur m'a payé la note : 22,000 francs pour les costumes, et 1800 francs pour les frais de détérioration.

— Et, naturellement, c'étaient des vieux costumes que vous aviez dans votre théâtre ?

— Oui, répondit dignement Baïonne, c'étaient de vieux costumes. Mais ce ne fut pas de sa faute, si j'eus la veine de les trouver dans mon magasin. Et, en toute justice, ce n'était pas lui qui devait en profiter.

Tristan BERNARD.



Entre journalistes :

- Quelle est votre rubrique ?
- La pêche...
- Et vous êtes payé ?
- Mais... à la ligne !

Entre toutes jeunes fillettes :

- Moi, ma chère, j'ai eu bien peur, une fois... Le charbonnier est venu... Il était tout noir !
- Et le nôtre, donc ! Il est bien plus noir, va ! On ne lui voit que les yeux... Et quand il les ferme, on ne voit plus personne !